

LA DAME AUX YEUX VERTS.

Quatre heures sonnaient au clocher de Saint-Jacques, et, en cette pluvieuse matinée de septembre, une brise du sud-ouest fortement soufflait. La mer, toute grise s'étendait houleuse, se confondant avec le ciel à l'horizon que la nuit rapprochait. De gros nuages noirs couraient, éclipsant les étoiles, tandis qu'entre les deux jetées géantes les flot montait, emplissant les bassins, où toute une flottille de barques de pêche, prêtes pour le départ, gémissaient sur leurs amarres. Au loin, à gauche, au sommet d'un promontoire, le phare d'Arges plongeait sur le large, ses feux tournants et, plus près, sur la jetée de Dieppe, la lanterne fixe indiquait l'entrée de la passe aux navires qui arrivaient.

Sur le port, c'était un va-et-vient de matelots empressés. Les barques une à une, viraient de bord et partaient hélées par des femmes et des enfants, luttant péniblement contre le flot montant jusqu'au moment, où libres, au-delà de la passe, elles déployaient leurs voiles, et s'élançaient poussées par le vent.

C'était la saison de la pêche au hareng, et ce matin-là une seule barque était restée bien longtemps après le départ des autres ; et, autour d'elle, quatre hommes s'impatientsaient.

L'un, était un vieillard d'environ soixante ans, des cheveux blancs coupés ras entouraient son visage hâlé, que deux yeux bleus très bons éclairaient. Ses deux compagnons étaient de jeunes hommes à la robuste musculature, à la figure brunie par les intempéries. Un petit mousse était avec eux, enfant d'une douzaine d'années, mais déjà aguerri aux durs travaux de mer ; et qui, en ce moment empilait à bord les paniers pour la pêche.

Tous étaient vêtus de vestes goudronnées et portaient sur la tête de ces casquettes à deux visières que les marins nomment sarrois. Leurs jambes disparaissent dans des bottes imperméables, dont les semelles épaisses et le cuir graissé disaient l'humidité.

« Ce diable de Hans tarde bien à venir. Tout le monde est parti, et nous sommes encore là comme des imbéciles, gronda le vieillard, en mâchonnant entre ses gencives le tuyau noirci de la courte pipe qu'il fumait. Ce gredin là est fichu de nous faire manquer notre pêche d'aujourd'hui.

— Partons sans lui, père Mathias, proposait l'un des deux matelots.

— Ah bien oui, tu nous en contes là une belle,

L'ART DE SAVOIR VISITER LES MUSÉES



— Moi, dit Robert Belairin, je pourrais passer ma vie dans les musées. Il y a toujours quelque chose d'intéressant à y voir.

Bruno ; partir sans Hans, comment est-ce que nous ferions pour déraiper ?

— Nous ferons comme nous pourrons, Clovis, mais, tu le vois bien, il faut partir sans tarder, la mé bat son plein à c't'heure.

Le père Mathias proposa d'envoyer Bruno chercher le retardataire, car ce paresseux-là était capable d'avoir fait la noce la veille et d'avoir oublié l'heure du rendez-vous.

Lorsque Bruno entra dans la chambre qu'habitait au Pollet, le petit-fils du père Mathias, il trouva le camarade couché et dormant à poings fermés.

« Hans ! Hans ! cria-t-il, en le secouant rudement, allons ! allons ! paresseux, lève-toi.

— Plait-il ? répondit celui-ci, en frottant ses yeux alourdis de sommeil !

— On t'attend depuis plus d'une heure pour appareiller. Tous les autres sont partis.

— Bon voyage ! grommela Hans, en se tournant pour se rendormir.

— Allons, lève-toi, tu dormiras demain ! gronda Bruno en tirant son camarade pour le jeter en bas du lit. Viens, mon vieux ; ton grand-père se mange les sangs !

— Non ! je n'irai pas.

— Comment, non ? tu sais bien que nous ne pouvons pas prendre la mé sans toi !

— Eh bien, ne la prenez pas, je m'en fiche !

— Es-tu fou, Hans ?

Le pêcheur sous les secouées de son camarade s'était complètement éveillé, mais il ne songeait pas le moins du monde à se lever, répondant toujours par la négative aux abjurations répétées de son compagnon de bord.

Bruno ne savait comment s'y prendre, il devint suppliant :

« Voyons, mon vieux, sois raisonnable ; pense que tu vas nous faire perdre de l'argent plus que tu n'es gros !

— Je n'irai pas ! dit brusquement le petit-fils du père Mathias, en se dressant sur son séant, c'est inutile de me tourmenter davantage, va-t'en, laisse-moi dormir.

— Mais pourquoi ? pourquoi ? fit par deux fois Bruno d'une voix lamentable, dis-le moi, au moins ?

— Tu veux savoir pourquoi ? Bruno.

— Oui.

— Eh bien, je m'en vais te le dire. Je ne veux pas vous suivre aujourd'hui à la mé parce qu'hier au soir, j'ai vu, de mes yeux, la dame aux yeux verts !

— La dame aux yeux verts ! répéta Bruno effrayé.

— Oui, la dame aux yeux verts, comprends-tu maintenant ?

— Pas possible !

— C'est tellement possible que cela est !

La raison que donnait Hans parut péremptoire à Bruno, et il n'insista pas.

« Oh ! alors, dit-il, si c'est comme ça, tu as raison, mon garçon ; je m'en vais prévenir ton grand-père.

— Non, j'y vais moi-même, attends-moi. »

Le marin sauta à bas de son lit et vivement endossa le jersey bleu de laine qui lui moulait la poitrine ; il passa par-dessus son pantalon de forte toile goudronnée, ses longues bottes de mer et suivit son camarade sur le port.

« C'est bien heureux, vraiment ! grogna le père Mathias en apercevant son petit-fils, qui s'avancait avec les allures décidées d'un fort gaillard de vingt ans ! »

Mais, lorsque le vieillard eut appris la raison qu'invoquait Hans, pour ne pas prendre la mer ce jour-là, il devint tout songeur et une grande hésitation se traduisit sur son visage.

« Vraiment, petiot, interrogea-t-il, tu as vu la « dame aux yeux verts » ?

LES LOIS DE LA MODE



(Chez la modiste)

La cliente. — Mais, est-ce que celui-ci ne me remonte pas trop la taille ?

Chœur des modistes. — Oh ! madame, on porte la taille si haut cette année !

La cliente. — On dirait que c'est le manteau de ma petite sœur.

Chœur des modistes. — Oh ! madame, cette année on fait les manteaux pour qu'ils paraissent tous être ceux de ses petites sœurs ?

— Oui, grand père, comme je vous vois à c't'heure !

— Et où ça, l'as-tu vue ? petiot.

— Entre les deux jetées hier au soir en rentrant ; je n'ai rien dit pour ne pas vous effrayer, vous et les autres, mais je l'ai parfaitement reconnue, la coquine, avec ses yeux qui brillaient.

Les quatre hommes tinrent conseil sur le pont de la Louise-Marie, leur barque, pendant que Pierrot le petit mousse entassait les filets pour la pêche. Le père Mathias, très grave, interrogeait Hans, voulant savoir, jusqu'en ses moindres détails l'histoire de la mystérieuse apparition. Tous, dans la famille Mathias, avaient vu, au moins une fois dans leur vie la dame aux yeux verts ; et, si tous n'étaient pas morts à la mer, beaucoup d'entre eux avaient eu pour linceuil les humides profondeurs de l'océan. C'était toujours en pleine mer que la fantastique dame s'était montrée ; et le vieillard s'étonnait que son petit-fils l'eût aperçue, comme il le prétendait, à l'entrée du port...

« Voyons, raconte-nous comment ça s'est passé demanda Mathias à Hans, et surtout n'oublie rien, car les moindres détails sont importants.

— Voilà ce que c'est, grand-père ; vous étiez tous à larguer la grand'voile, et moi je me tenais à la barre, l'œil fixé à l'avant pour éviter d'aborder un grand navire qui allait nous croiser dans l'étroit chenal. Vous vous en souvenez, il venait frais et la mé était démontée ; les vagues suivaient les vagues et venaient se briser sur notre avant avec des embruns qui nous couvraient d'écume, c'est là qu'elle m'est apparue, couchée paresseusement sur la lame immense qui tour à tour s'élevait jusqu'au ciel, ou l'engloutissait dans les profondeurs des abîmes.

— Avait-elle l'air d'être en colère ? interrogea anxieusement le père Mathias.

— En colère ? pas du tout, elle souriait, et agitait ses bras avec de doux mouvements comme pour m'appeler à elle.

— Pare à virée ! ordonna le vieux marin d'une voix vibrante de gaieté. La dame verte souriait, donc, bon vent ! bonne pêche et heureux retour ! en avant les enfants ! qui m'aime me suive !

En un instant tout fut prêt à bord de la